

CO  
éditions  
/ S.F.

JOËLLE SOYER  
CHRISTELLE DAUBRESSE

LA TRAME,  
HAELICANTHE  
ET QUATRE PATTES...



Joëlle Syer  
Cristelle Daubresse

# La Trame, Haelicanthe et Quatre Pattes...

Roman

*Joëlle Soyer :*  
*Recueils de poésie*

*chez Abatos*  
*Et tous ces oiseaux qui...*  
*Donner corps*  
*Muda*

*chez Édilivre*  
*Peindre – La montagne qui fume*

# *Sommaire*

|                                |     |
|--------------------------------|-----|
| Octobre 2039                   | 6   |
| Novembre 2039                  | 16  |
| 12 décembre 2039 – Hospitalité | 27  |
| État du monde                  | 40  |
| Mauvaise rencontre             | 61  |
| Chagrin                        | 81  |
| Fin décembre 2039 – La ferme   | 94  |
| Début janvier 2040 – Sumil     | 102 |
| Nouveaux venus                 | 113 |
| Menaces                        | 125 |
| Fin 2042, début 2043           |     |
| Printemps d'un réseau          | 139 |
| Journal de bord                | 157 |
| Le chercheur                   | 165 |
| S'organiser                    | 174 |
| Le Grand dialogue              | 185 |
| Juillet 2044                   | 195 |
| Septembre 2044                 | 213 |
| Hiver 2044 – 2045              | 225 |
| TRACES MÉMORIELLES             | 251 |

Note de l'éditeur.

Pour faciliter la lisibilité des textes et dialogues entre espèces,  
trois typographies sont utilisées :

Sabon roman et italique pour les humains ;

*Lucida Sans roman et italique pour Haelicanthe ;*

Brandon Texte roman et italique pour les Quatre Pattes.

## Octobre 2039

---

### *Cham*

La campagne où il marche sous la nuit brille encore de pluie. Une ville luit faiblement dans le lointain, une ville de vallée, entre des montagnes dont elle éclaire les flancs. Cette ville au loin, il ne veut plus la voir, il veut oublier les villes, les lumières artificielles, les lointains dangereux.

Alors il traverse. Des forêts, branchages alourdis d'eau que ses épaules bousculent, arbres groupés, arbres épars, trouées gouttières du ciel, l'obscur où s'amoncellent les tables ravagées des décennies passées... il traverse, il est comme le vent, le vif, le pénétrant, sans frontière sans âge, nu dans son équipage, il avance sans hâte à longues enjambées.

Des voix l'entourent, qu'il laisse résonner dans ses os en mouvement. Elles disent tout, mais il sait déjà. Elles le suivent comme des esprits chevauchant la nuit, venus à travers les siècles et non résolus à trouver la paix. Des esprits chevaleresques disposés à aider cet être humain là, grand traverseur de forêts, à l'assister dans ses errances et ses quêtes, comme la palabre incessante d'une source à l'histoire trouble, parfois claire, jaillissant infiniment dans l'éther des souvenirs.

Des esprits de mémoire. Lui sait les ignorer, les effacer, les renvoyer à leurs rêveries fantomatiques... mais il en est parfois amusé, peut-être accompagné.

Une grosse pierre rugueuse où il s'assoit, où il va attendre la Lune. Elle éclairera suffisamment pour qu'il trouve le chemin, sous un ciel où les nuages commencent à s'effiloche comme s'ils lâchaient enfin l'affaire.

Tout est, à ce moment précis, ombre et lumière. Tout luit, tout sombre, perd ses contours, les suggère, les redessine. L'œil s'égaré et se fatigue à chercher des repères extérieurs. L'œil se ferme.

Son cœur pèse tranquillement dans sa poitrine, plein d'un bonheur distinct, sincère. Il se sent bien. On entre dans l'automne, celui qui patine, assombrit et enlumine tour à tour, les jours s'écourtent, les nuits fraîchissent... Une nourriture enfin s'offre au nomade, enfantée d'un été si cuisant que les fruits mûrs portent encore sa chaleur. Il se sent bien dans la fraîcheur et dans l'humidité de fin d'orage, parce qu'il y respire mieux, même si cela rend les campements plus rares, l'obligeant à chercher longtemps l'endroit sec. Comme la terre, il se gorge de cette eau si longtemps attendue, dans un répit libérateur.

Nous ne sommes pas encore morts. Nous vivons rageusement, tendrement, et moi je marche sur toi qui me portes, car ça n'était pas la fin, cet été dévorant, nous en verrons d'autres, et d'autres encore, mais que dirons-nous aux enfants? Faut-il leur dire? À quoi sert de parler maintenant? Marcher, oui, mais parler... Tendre une main, oui, mais parler... Embrasser, oui...

Les yeux fermés il ravitaille un long moment son corps en quiétude, sensations, souffle, caresse ses entrailles, ses muscles, les uns après les autres d'une brise de reconnaissance.

*Merci, mes amis, merci, c'est bon de se sentir vivant.*

Ses mains lasses abandonnées dans les plis de sa longue robe épaisse, il respire comme on dort, il reçoit l'essentiel, sa provision de vie, sans penser à hier ni à demain, aussi lisse que possible, comme un tronc sous la pluie la laisse ruisseler, comme une falaise à la lumière de la lune, il devient sombre et brillant, et ses mains lasses abandonnées sentent la rude épaisseur de sa robe de pluie, en connaissent la vertu protectrice, la portée gestuelle, sa robe sa danse, tout se repose à cet instant dans la vitalité tranquille des multiples activités de la nuit qui remue et change, ne cesse de changer, avec la lune qui point, sépare et désagrège l'ensemble des nuages, si doucement dans sa lumière froide, si belle qu'elle réchauffe.

Que ferions-nous sans la lumière? Nous ne serions rien, que des poissons blancs de grands fonds...

Il s'emploie un moment encore à se sentir immobile et arrêté, hors du temps qui autour de lui opère ses mutations presque muettes. Le temps... la vie ?

Puis il reprend conscience des mouvements, des sons, dans la clarté d'une lune presque entière que l'horizon dans sa chute laisse s'élever et qui lui fait rouvrir les yeux.

Ah, te voilà toute belle, je t'ai perçue à travers mes yeux fermés. Bienvenue ! Car j'ai besoin de toi, belle satellite de grain blanc. Nous allons reprendre la route, cette nuit je ne dormirai pas, j'ai envie de marcher jusqu'à ces crêtes noires, là-haut, bien au-dessus du lac et des étangs brumeux, bien loin de la ville, jusqu'à ne plus voir ses lumières moribondes. J'ai envie de marcher en croquant des noisettes, dont j'extraierai le jus en les mâchant longtemps, marcher jusqu'au matin sous ta houlette sage, puis trouver un refuge au sec et me havrer le sac !

Disant ceci il met la main dans la poche de sa robe brune et en sort un fruit sec qu'il jette dans sa bouche, dans le même mouvement se lève, si agile si preste que les basses branches d'un hêtre tout proche s'émeuvent en un frisson dont il perçoit le murmure. C'est un... schhhh... léger qui marque son départ et déjà il marche, son sac cueilli d'un bras, longues jambes aux souples enjambées, déjà il disparaît, adopté par les buissons, avalé par les vents, ayant trouvé le sentier qu'il devinait là.

Au-dessus l'attend la crête noire, son dos lourd et puissant, la ligne fine de son contour sur le ciel nocturne, comme un trait de khôl gris à ses lentes rondeurs.

« Cham, ils ont pris Yadis ! »

Je tiens Amarya qui s'est jetée contre moi, l'entoure de mes bras et serre aussi fort que je le peux sans lui faire mal. Elle se tord, secoue, essaie de sauter, de me mordre, elle crie, suffoque, sanglote, puis, voyant que je ne la lâche pas, elle se met à rugir sourdement puis à hurler. Je la tiens jusqu'à ce qu'elle soit trop fatiguée pour se faire du mal, puis la laisse aller jusqu'au lit et s'allonger. Je ravive le feu, reviens la couvrir d'une couverture épaisse et m'assois près du lit pour veiller sur elle. Je suis comme son frère, son meilleur ami, car Amarya n'a pas revu son mari depuis des années et s'est éloignée de tous sauf de moi

et de ses enfants. Son mari, ils l'ont envoyé à la guerre quelque part au-delà des frontières, une guerre dont il n'est jamais revenu, dont nous ne savons rien. Des hommes perdus pour toujours.

Amarya, Itit, Salim, Yonug, tant de femmes dont le mari est parti et dont l'enfant a été emmené... pas le premier enfant, non, c'est le deuxième qu'ils emportent. Rien n'y fait. Les enfants qui restent, les aînés, en plus de leur culpabilité portent le poids de l'impuissance et du désespoir de leurs parents. Pourtant, il est dit que les enfants-bulles vivent une vie bien plus belle et que ce sont eux qui sauveront le monde. Mais personne à ce jour n'a encore reçu de leurs nouvelles, on ne sait pas où ils sont, ce qui leur arrive ni ce qu'ils font.

Amarya en sait un peu plus que tout le monde, cependant. Elle sait ce qui a amené cette situation et a une idée de ce qui se passe, bien qu'elle ait quitté le projet. Et cela lui rend les choses encore plus difficiles, parce qu'elle n'a pas su empêcher que ça leur arrive à eux, sa famille. Elle a bien tenté de se cacher avec les siens, déménageant plusieurs fois, faisant « profil bas », ne travaillant jamais plus dans son domaine de compétences, vivant de petits boulots... mais ils l'ont toujours, toujours retrouvée. Ils le lui faisaient savoir en déposant chez eux pendant leur absence — souvent sur la table de nuit — la photo du groupe initial, toujours la même, celle sur laquelle elle se tenait à l'arrière, les cheveux attachés en un chignon serré, regardant vers l'objectif en souriant. « Ils », ces autres avec qui elle était lorsqu'ils ont imaginé leur plan pour « sauver le monde ». Chercheuse brillante ayant fait ses preuves, elle faisait partie de l'équipe, cette petite élite de cerveaux qui avait conçu l'idée générale et l'avait vite recrutée. Et elle était belle, l'idée de départ; mais le projet initial, ou plutôt les esprits humains de ses collègues avaient bientôt pris des chemins qui pour Amarya étaient interdits. On avait parlé de laisser le monde courir à sa perte, voire de l'y encourager. Mais pas seulement les médiocres élites dirigeantes, les populations aussi! Cela voulait dire laisser des millions de gens souffrir, puis mourir, pour faire d'une poignée de soi-disant « élus » les sauveurs de la race. Pour Amarya, une dérive idéologique à la fois autoritaire et eugénique. Dieu sait ce qu'ils avaient mis en place depuis qu'elle avait fait sécession. Elle ne m'a jamais réellement raconté, expliqué les détails, juste dit qu'il fallait se méfier d'eux car elle les croyait capables du pire. Je craignais

toujours un peu pour sa sécurité et celle des enfants, mais n'en savais pas assez pour que tout cela soit vraiment tangible... n'ayant jamais rencontré cet ennemi de l'ombre qui planait sur nos vies... Je n'ai pas été assez vigilant. J'aurais dû l'obliger à m'expliquer. Et tout est arrivé si vite, avec la fin de l'été... Je vais me reprocher longtemps mon manque de curiosité et de lucidité...

Pas plus qu'aucune autre mère Amarya ne supporte l'enlèvement et l'absence de son second fils. Pendant les semaines qui suivent, désespérée, elle se laisse dépérir jusqu'à en mourir... Une nuit de grand vent où je rentre un peu plus tard d'une de mes randonnées, je la trouve sans vie sur le lit, des boîtes de médicaments vidées de leur contenu à ses côtés... Sans vie, sans souffle, et j'ai beau l'appeler, j'arrive trop tard!

Puis son aîné, le blond et svelte Sumil, son enfant tourmenté, disparaît. Au matin suivant il n'est plus là, et je me trouve si abandonné dans ces jours sans lumière que seul le mouvement peut me sauver. Il me faut partir vite. Après avoir dignement enterré Amarya, ma si belle et si intelligente amie, derrière la maison, dans le jardinet, je mets dans un sac mes rares affaires, un couteau, une tente de survie, quelques briquets et des allumettes, de quoi filtrer de l'eau, tous les trucs minuscules, intelligents et essentiels qui rendent la vie nomade un peu moins difficile... J'emporte aussi le minuscule coffret qu'Amarya m'a fait promettre il y a longtemps de cacher — y compris d'elle-même et des enfants — et dont elle m'a demandé de ne jamais me séparer, comme un symbole de notre lien puissant.

Je pars... et les jours, les mois, les années s'enchaînent, des années de marche solitaire dans la nature qui finissent par apaiser ma douleur... Je prends soin d'éviter villes et villages, tous ces lieux où je pourrais rencontrer d'autres humains. Je cultive cette solitude réparatrice.

Je traverse forêts, rivières et montagnes. Et nulle part je ne croise d'enfant-bulle. Mais les enfants-bulles font partie d'un autre monde, auquel je n'ai pas accès. Il n'y a pas au monde d'enfant dont je sois le père. Pourtant j'aime tant Sumil et Yadis! J'aurais pu être père, bien sûr, mais cela n'est pas arrivé. Qu'aurai-je appris à mon enfant? À ne se sentir ni complètement homme ni totalement femme, mais un peu les deux, comme moi? Je lui aurais appris la beauté des mots, du

chant qui sort de nos gorges, de l'aube et du crépuscule, de la vie qui coule en nous... la beauté des chemins du monde.

Yadis. Sumil. Où êtes-vous ?

Là-haut, la ligne de crête traverse la nuit comme un immense dragon silencieux. Cham avance lentement sur le flanc est de la montagne, espérant gagner cette arrête vertébrale avant l'aube.

## Haelicanthe

*Quelque chose vient de nous frôler, à l'extérieur. Qu'est-ce que c'est ?*

*Comme un tentacule qui se déroule et tâtonne en aveugle autour de lui, nous cherchons à établir au fond de nos terminaisons rhizomiques et aériennes le contact avec Mixo, le mixotricha qui nous connecte à cette conscience nouvelle, que nous expérimentons pour la première fois, dans une forme nouvelle, pour une nouvelle vie.*

*Nous, Haelicanthe, sommes une entité multiple, complexe, ni tout à fait une, ni complètement plusieurs. Peut-être aurez-vous du mal, vous humains, à nous cerner, peut-être serez-vous perturbés par notre forme ou notre attitude, mais soyez sans crainte, vous saurez toujours à quoi vous en tenir lors de nos contacts, vous comprendrez toujours à qui vous avez affaire, si vous suivez votre intuition, sans chercher à nous définir et surtout sans nous juger. Vis-à-vis des autres animaux, ainsi que pour le reste du Vivant, il n'y a pas de problème de communication. Il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais, ni dans ce monde ni dans celui qui vient. Pourquoi en serait-il autrement avec vous les humains ?*

*Quelque chose vient de nous frôler. Qu'est-ce que c'est ? Où sommes-nous ?*

*Difficile, pour l'instant, de savoir ce qu'il se passe à l'extérieur, tout a tellement changé. Et si vite. Le bruit tout autour de nous laisse à penser qu'une activité intense agite les êtres vivants alentour, humains comme non humains. Nous n'avons pas d'yeux, pas d'oreilles ni de bouche et pourtant nous captions tous les signaux externes, toutes les informations, de la même manière que tous les organismes vivants sur cette planète. Nous sommes vivantes !*

À cet instant même, les cycles de la nature, les signes dans la nature nous informent que la nuit vient de tomber.

Drôle de moment pour naître que la nuit. C'est une sensation bizarre qui s'épanche au plus profond de nous. Oui, là encore, nous partageons avec les autres êtres vivants les sensations, les sentiments et tout ce qui compose un ressenti aussi intime et profond soit-il. Cette faculté nous permet alors de communiquer avec tout le Vivant, avec le grand TOUT... Mais là nous nous égarons. Il est encore trop tôt pour aborder ces concepts, nous venons juste d'éclore dans ce monde ravagé, et nous sommes si petite.

Quelque chose vient de nous frôler à nouveau. Qu'est-ce que c'est? Où sommes-nous? Quand sommes-nous?

Il y a quelqu'un? Répondez. Qui êtes-vous? Où sommes-nous?

Si au moins nous pouvions établir un contact! Nous nous sentirions encore plus vivante, ce serait un très beau cadeau de naissance.

Naissance... Naissance? Naissance = Enfant.

Naissance, mais, à propos de naissance, la mémoire nous revient : ces enfants-bulles, où naissent-ils? Comment les retrouver? N'avons-nous pas « capté » un jour, dans des temps immémoriaux (tiens, bizarre, nous connaissons aussi cette expression « temps immémoriaux »!?), que ces enfants-bulles étaient porteurs d'un message à l'intention de l'humanité?

Comme c'est flou, tout ce flux d'informations dans cette toute jeune mémoire qui se déplie petit à petit tel un chemin qui pénètre au fond de nos cellules, au fur et à mesure que nous grandissons dans cette nouvelle « pousse », dans cette nouvelle fille d'Haelicanthe.

Vite, vite, il nous faut grandir, vite... il nous faut vite « faire pousses rapides et spores volages » comme disent nos mères et nous disperser vite, vite, vite pour aller voir le Monde et rejoindre ces milliers d'enfants-bulles.

« Mais c'est impossible! »

Mixo? Mixotricha, c'est toi? C'est toi qui as dit ça? Mais pourquoi??? Pourquoi serait-ce impossible?

« *Si seulement il n'y avait pas d'après...* »

*Quelque chose vient de nous frôler à nouveau. Qui est-ce? Qui est là?  
.... Là, ici et maintenant?*

## *Augustine*

Lorsqu'elle ouvre les yeux, Augustine est éblouie par la vive lumière de cette fin de matinée qui filtre par les volets mal ajustés de sa chambre.

Elle s'étire longuement. Belfort, qui somnolait sur sa paillasse en tissu, s'approche, sentant son réveil. Il jappe joyeusement et saute sur le lit, faisant la joie d'Augustine.

Augustine se dresse et s'assoit dans son lit. Malgré son âge avancé, elle reste souple.

Ajustant sa chemise de nuit en flanelle, elle quitte doucement son lit pour rejoindre le cabinet de toilette qui se trouve sur le palier, puis revient dans sa chambre et se tient, immobile et stoïque devant son grand miroir.

Se regarder ainsi fait partie de son rituel du matin. Elle se sourit.

Belfort aime voir ainsi sa maîtresse et le lui fait savoir en aboyant doucement.

Augustine se penche vers lui et lui caresse tendrement la tête.

Des bêlements viennent troubler l'instant et elle se dépêche de s'habiller en fredonnant un air joyeux qu'elle a entendu à la radio la veille.

La journée commence sous de bons auspices.

Buck, son ami américain, dort toujours. Il est arrivé la veille au terme d'un long et éreintant périple, Augustine veut qu'il se repose. Elle ne fait pas de bruit en passant devant la porte de sa chambre et se dirige vers la cuisine, le sourire aux lèvres.

Elle avale son petit déjeuner avec appétit, débarrasse la table, prend soin de laisser un bol pour Buck et, quittant la cuisine, se dirige d'un pas vif vers la chèvrerie, Belfort sur ses talons.

À son arrivée, Eloïse et Françoise se dirigent vers elle en bêlant fortement. Augustine se saisit du seau et prend place sur un petit tabouret en pin ajouré. Les deux brebis se précipitent vers elle en chevrotant.

Quand elle a fini de traire, elle nettoie l'enclos et remplit le râtelier avec du foin frais.

Elle ouvre ensuite la grande porte de la chèvrerie puis va visiter les poules pour récupérer les œufs du matin.

En sortant, elle apprécie la puissance du soleil qui darde sur la ferme ses rayons chauds.

Un regard sur le pic qui surmonte la vallée la met en joie.

Belfort jappe sèchement, elle a encore une fois oublié de lui donner à manger. Augustine interrompt ses pensées et file à la cuisine pour donner son repas à son fidèle compagnon.

## **Belfort**

Augustine est réveillée! Elle tire le lait de ces stupides brebis qui ne font que bêler toute la journée puis elle ira le porter à la fromagerie. Je lui dirais bien que j'ai encore chassé deux Roux qui en voulaient aux poules cette nuit mais elle ne m'entendra pas. J'ai beau parler très fort dans ma tête, Augustine ne m'entend pas. Ni les autres humains d'ailleurs. Pas comme moi qui comprends leurs paroles mais aussi leur cœur quand ils sont tristes ou gais. J'attends qu'elle me donne mes croquettes puis j'irai inspecter les clôtures. Je sens des choses étranges en ce moment et j'entends au loin, très loin, des mouvements. Trop loin pour savoir s'ils se rapprochent. Mais je guette, je reste vigilant. Comme ce vert avec sa poussière qui est apparu il y a trois jours. Il croit que je ne le vois pas en train d'être plus grand aujourd'hui qu'hier et encore plus qu'avant-hier avec sa poussière comme celle des blancs ronds qui apparaissent dans les prés à l'automne. J'ai bien vu que la poussière se répandait partout, même sur Augustine, même dans la maison et dans la chambre d'Augustine.

## **Émeline**

*Nous sommes à présent 12522. Le POL tient les comptes et nous les communique régulièrement pour nous apporter du soutien. Près de moi, un nouveau, arrivé hier. Il a peur. J'essaie de l'aider mais il a trop peur. Il faut qu'il se calme suffisamment pour que j'établisse le contact mais il n'arrête pas de pleurer et de crier. Il met sa survie en péril. J'appelle ceux qui sont à proximité et suffisamment conscients pour m'aider mais 12522 répartis*

*sur la planète, c'est beaucoup et c'est peu. Je sens le frôlement de deux bulles. Ils viennent aider. Nous entourons le nouveau et lui envoyons simultanément des messages rassurants. Il met longtemps à réagir et à sentir notre présence mais il finit par se calmer un peu.*

— *Émeline. Je m'appelle Émeline.*

— ...

— *Je m'appelle Émeline. Et toi?*

— ...

— *Tout va bien. Tu ne risques rien, tu es protégé, à l'abri.*

*Il hurle en essayant de cogner les parois :*

— *À L'ABRI DE QUOI?! OÙ SUIS-JE? OU EST MA FAMILLE?*

— *Je vais t'expliquer. Je m'appelle Émeline. E-me-li-ne. Et toi?*

## Novembre 2039

---

### *Cham*

L'aube frémit au-dessus des montagnes, à peine un frisson lent écartant un voile, une sensation suspendue... puis la température baisse sensiblement et la nuit rosit. Une traînée plus claire précise les crêtes, l'aube se met en route. La Terre tourne vers la lumière, sûre de son mouvement... elle plonge inlassablement, dans son geste orbital perpétuel... *Comment ne puis-je rien sentir ? Si mes yeux ne voyaient pas cela, mes sens le sentiraient-ils ?*

Cham est assis sur le seuil rocheux du refuge, juste à côté de la porte d'entrée, face à l'est. Devant lui, le gouffre invisible d'une gorge. Au-delà, une autre barrière de crêtes. Il contemple l'aube qui point, qui dissout l'obscurité petit à petit, comme par dilution. Elle vient effleurer la peau de son visage de ses lueurs rosées. L'eau de ses yeux clairs semble vibrer avec la lumière qui s'intensifie. Alors Cham ferme les yeux et tente de sentir le mouvement de la Terre. Ce qu'il sent, c'est la douce chaleur qui monte avec les premiers rayons du soleil, en vagues bienfaisantes sur sa peau. Puis la sensation s'éteint, Cham ouvre à nouveau les yeux et voit passer le soleil sous le sombre tapis des nuages. *Tiens, ils sont revenus dans la nuit, ceux-là ! Bien, autant se réchauffer alors...*

Cham se lève et entre dans l'abri où il se prépare un thé. L'eau en chauffant lance de petits jets de vapeur dans la pièce froide. Cham les regarde rêveusement : il pense à ce qu'il va faire ensuite, une fois le thé préparé, avant de repartir. Il va sortir de son sac le grand carnet bien enveloppé de tissu étanche, qu'il va déplier. Il va poser le carnet sur la

pauvre table et s'asseoir devant lui sur le tabouret tout griffé qui résiste encore au temps. Puis il va trouver son meilleur stylo dans la poche latérale du sac et le poser sur le carnet ouvert, à la page du mois, la page de ce mois-ci, la page du jour où il écrit. Le seul jour où il écrit chaque mois, le jour 16, où qu'il se trouve et quelles que soient les circonstances. Alors bien sûr il est arrivé qu'il ne puisse écrire le 16, pour des raisons liées à la météo, lorsque les pluies et l'humidité étaient trop épaisses, trop denses et que le geste de sortir le carnet risquait d'avoir des conséquences néfastes, de mettre son intégrité en péril. Alors, dans ce cas-là, oui, il le laissait prudemment emballé tout au fond de son sac. En attendant un meilleur moment.

Aujourd'hui, endroit idéal, temps favorable, Cham se poste donc devant la table avec un sourire de plaisir anticipé pendant que sa tasse fume sur le bord de la fenêtre, dans la lumière minimaliste d'une aube déjà entrée dans le matin... Le sourire qu'il étire sur sa face embarbée le fait ressembler à un renard. Ses yeux pétillent, il se sent prêt, il jubile. Il sait aussi que les émotions ne demandent qu'à venir fatiguer son énergie et il est prêt à y sacrifier sa journée. Car après ces presque quatre ans d'errance, et bien qu'il ait eu le temps de « marcher avec » son histoire, des fumerolles persistent à sourdre du volcan. Et heureusement, le volcan vit encore.

Un mois que les mots tournent en lui depuis la dernière fois. Il pense à la règle qu'il s'est donnée pour que ses mots soient les plus économes, les plus justes, l'essence de l'essence de ses pensées et sensations... Il ne transporte que deux carnets avec lui. Les carnets sont grands, épais, lourds, et leurs pages aussi fines que possible – il avait cherché longtemps avant de trouver le bon format. Cela lui permet de noter régulièrement, de façon raisonnée, les phrases qui l'habitent, en contractant à la fois le temps, la cadence, le rythme de ses écrits et leur longueur, leur étendue, leur taille.

La dimension des phrases, aller à l'essentiel, former, donner corps – extraire de ma mémoire la sève la plus rare, synthétiser les fragments, abréger les déploiements... quel défi, quelle gageure... ah, bah, j'adore cela ! Je remâche les mots pendant des semaines, cela me forge la mémoire ! Pendant ce temps, je trie, je compacte, je dilue puis

réemmêle dans une tranquille digestion alchimique, en sourdine. Et avec humilité. Mais si, vraiment ! Une humilité jubilatoire, quoi...

Il sait depuis longtemps comment cela l'étreint, le marque et demeure en lui. Ses pensées n'effleurent qu'à peine son esprit et se perdent dans l'instant sans un son sans un cri. Son meilleur stylo, « l'ancêtre », est un tube tourné dans de la loupe de noyer. Le bois brun de ses vieilles rondeurs lisses se cale gentiment dans la grande paume de Cham. Et le temps s'arrête là.

Amarya proche et lointaine, libérée de tes chaînes pour l'éternité, je te dédie ce simple et magnifique matin automnal au refuge du Gué. L'espoir de croiser Sumil continue à me porter, comme le plus fidèle cheval. J'ai traversé le pays des étangs où les hêtres se couvrent de mousse verte. Je mets toute mon ardeur dans l'instant présent et j'y trouve ma liberté. Les tendresses et douleurs restent au fond de moi et se mélangent à l'ivresse jubilatoire de me sentir vivant. Uni à l'intérieur, une famille à moi seul. Grâce à votre présence, aussi ! La neige, Amarya ! Il se met à neiger ! Voici, avant de décider si je dois partir ou si je vais rester, voici mon rêve tel qu'il est demeuré et s'est transformé en moi ces dernières semaines. J'ai rêvé que le vivant voulait me parler, me dire quelque chose. J'ai été une prairie, la tige d'une plante, des spores, des graines, un tapis de mousse, une feuille d'érable... soudain je suis devenu un grand rapace, j'ai plané au-dessus des montagnes et vu ce que l'homme ne voit pas, puis j'ai été renard et j'ai vu autrement encore... ensuite je suis devenu rocher, montagne, planète... Je sentais, Amarya, je sentais tout cela, ça vibrait dans mes propres cellules, je me transformais et c'était vivant ! Tout s'enchaînait en un mouvement incessant, ma sensation était que ces transformations avaient lieu dans une même spirale, sans interruption, que tout était imbriqué dans tout, interdépendant... Ce matin je vois — je sens —, j'entends par tous mes pores, toutes mes terminaisons nerveuses, que je suis connecté à toute la vie. Je perds ma limite, mon enveloppe, un instant, le temps de comprendre ce qui me lie... puis je la reforme, je remets mes jambes mes bras mon torse et ma tête dans ma robe pour repartir, douce sœur jumelle, repartir parce que moi aussi je suis en mouvement, comment pourrait-il en

être autrement ? Ce que je peux faire pour toujours mieux apprendre sur le chemin, c'est ralentir autant que possible ce mouvement, le ralentir encore, centrer le mouvement autour d'un axe. Aller, mais pianissimo. Voici ma nouvelle promesse et tu en es la garante, car en tes mains mon cœur se repose, en tes cheveux il se libère et en tes jambes il s'élançait !

Cham ferme lentement le carnet et contemple un long moment la neige. Les flocons sont de minuscules points gelés qui s'accumulent au sol sans se mélanger. Ils pointillent. Rien d'inquiétant pour son départ, mais il sent qu'il ne serait pas raisonnable de tarder. Cette neige-là ne tiendra peut-être qu'un moment et peut-être seulement sur les hauteurs, mais elle va rendre le sentier glissant. Il pourrait aussi se mettre à neiger beaucoup plus. *Pars, mon grand, redescends, même si tu n'en as pas vraiment envie, la vie sur ces crêtes à cette époque est réservée aux bouquetins, aux milans et aux rochers, tu n'es ni un milan ni un rocher, malgré le rêve... descend pour manger, pour dormir, pour respirer, emmène tes robes et pars !*

L'œil de Cham fait le tour de la pièce, se jette une dernière fois sur la crête d'où le soleil a disparu puis le corps de Cham se met en mouvement. Ses hautes chaussures lacées écrasent les flocons et laissent des traces aussi éphémères que les vapeurs du thé. Elles s'effacent doucement derrière lui qui a emprunté le sentier vers le sud, son sac pendant à son côté et son manteau — cet ample vêtement qu'il appelle « sa robe » — volant tranquillement autour de lui dans de grands gestes dansants. On le voit suivre la corniche pendant quelques centaines de mètres, de plus en plus petit, puis disparaître à gauche derrière un gros rocher, là où le sentier se lance dans la pente. Happé par le paysage. De milan, devenu fourmi.

C'est dans une portion du sentier plus abrupte, à quelques minutes de là, que le pied gauche de Cham glisse sur un rocher mouillé et entraîne tout son corps dans une chute soudaine.

Cham sait immédiatement qu'il n'en sortira pas indemne. Sa cheville le lui signifie clairement. Au sol, il s'étend de tout son long dans une posture qui aurait pu être confortable, tout compte fait, et envisage le ciel

et la situation. Il grimace. N'allant nulle part, n'ayant personne qui l'attend, pas une bête, pas un humain... il n'a aucune raison de s'inquiéter de son retard. Il se met à rire à cette idée, secoué de petits soubresauts nerveux, et décide de se rouler un instant dans la boue joyeuse de sa mésaventure. Une boue dont sa cheville aurait bien besoin. S'asseyant, Cham attrape et fouille son sac à la recherche de l'onguent miracle qui ne le quitte jamais — et qu'il fabrique lui-même — huile de fruits secs écrasés et plantes, voyons, où l'a-t-il donc rangé ?

Une demi-heure après, Cham se remet sur ses jambes, la cheville bien huilée, emmitouflée dans triple épaisseur de laine, sa chaussure lacée moins serrée. Cham souffle en posant son pied et étouffe un gémissement. *J'ai fait au mieux. Continuons, moi et ma cheville... il me faut un bâton.*

Une heure de descente dans ces conditions et le cœur de Cham bat furieusement dans sa cheville. Autour de lui, la pente s'est adoucie, et il traverse lentement, en boitant, un interminable alpage d'altitude. Au bord du vide, il fait une pause pour manger et observer ce qui l'entoure. Il remarque, sur une sorte de petit plateau, une habitation dont la cheminée fume légèrement, bien en dessous et plus au sud, au bout de ce qui ressemble à une piste caillouteuse qui monte sans doute de la vallée. Elle lui semble si loin qu'il en tremble presque. Une cheville foulée n'est pas une mince affaire dans les reliefs. Cham sent dans ses os combien ce sera long et difficile. La douleur part de la plante de son pied et fuse à travers sa hanche jusque dans son ventre. Ce qu'expérimente Cham, ce sont ses limites, non plus les limites-frontières qui contiennent son être, mais ses « limites maximales à ne pas dépasser », son plafond, ses murs et son plancher, ce au-delà de quoi il ne peut pas aller... et s'il était tenté de ressentir de la répugnance à l'idée de devoir demander de l'aide là, à la porte de cette unique maison dans le paysage, il se dirait bien vite que n'attendre rien, c'est aussi accepter ce qui lui arrive et que s'il veut rester en vie et réparer sa cheville, il va bel et bien devoir y aller, c'est même l'option la plus sûre et la plus souhaitable !

Cham sourit encore, cette belle âme n'a pas peur, sauf de blesser davantage sa cheville et d'en garder un handicap qui ne pourra que lui « mettre des bâtons dans les roues » pour le futur... alors il sourit et fait confiance à son cerveau gauche pour calculer le meilleur itinéraire

et gérer ses gestes et le temps de la meilleure façon afin d'arriver jusqu'à cette fameuse porte.

Au moment où il se remet en route, un bâton dans chaque main pour aider ses jambes, avançant avec une prudence, une lenteur et une patience inouïes, deux choses étranges se produisent à la lisière de sa perception. Bien au-dessus de lui, dans l'immensité du ciel, semble glisser une sphère transparente. Plus bas, sous un éperon rocheux devant lequel Cham vient de passer, une silhouette accroupie se tient immobile et l'observe.

Après des heures d'efforts et maints arrêts, Cham se trouve enfin sur le plateau entourant la bâtisse. Celle-ci semble bien plus grande que vue de loin et présente une large façade trouée de trois pauvres petites fenêtres autour d'un très haut portail en bois. Il voit un jardin côté est, un petit bois plus loin sur le plateau, quelques très grands arbres tout autour des murs, puis les images se brouillent dans ses yeux épuisés. Il chancelle, vacille, et soudain, alors qu'il a de plus en plus besoin de ses bâtons pour se maintenir debout, l'un des deux rompt et le précipite au sol du côté de sa cheville foulée. Un cri sourd lui échappe et il s'immobilise autour de sa douleur, dans l'espoir irraisonné et vain de la sentir faiblir. Évanouis-toi donc, grande bête, ça te fera du bien... sa voix intérieure est toujours là pour lui parler et cela le rassure. *On va me préparer un lit, c'est sûr, je suis attendu avec impatience, je vais me réveiller dans un bon lit moelleux et on viendra m'apporter une soupe brûlante et verte comme l'herbe au printemps...*

Cham perd enfin connaissance, le poing gauche encore crispé autour de son bâton, un sourire tendu sur ses lèvres.

## Haelicanthe

*Ça y est, enfin!*

*Voici poindre notre toute première ramification, à partir de cette tige centrale qui grandit chaque jour un peu plus, tel un squelette de verdure qui chercherait à passer pour un corps déjà fini. L'enchevêtrement de roches et de mousses qui tapissent le sol de ce plateau gêne notre*

*avancée mais ne peut freiner notre progression, tant horizontale que verticale. Et bientôt, très bientôt, nous serons grande...*

*À peine érigée vers le ciel — cette promesse de ciel que nous sentons si bleu et pur au-dessus de nos tiges, sensation étrange — voilà déjà que cette ligne fibreuse, cette toute nouvelle pousse, se couvre de ces excroissances qui deviendront dans quelques minutes de redoutables épines. Pour nos si belles fleurs rouges, il faudra attendre encore quelques jours.*

*Mixotricha aussi s'accroît, se reproduit, se multiplie de jour en jour et d'heure en heure, et notre conscience ainsi élargie s'élanche dans le vide à une vitesse inimaginable (inimaginable pour un œil, une oreille ou des sens avertis qui tenteraient de nous surprendre en flagrant délit de vie), avide du moindre signal de conscience qu'un être « vivant » émettrait alentour.*

*Nous n'avons pas encore établi de contact physique à proprement parler, avec ce monde extérieur bien étrange, mais peu importe où nous nous trouvons, nous sentons maintenant de l'énergie en mouvement. Des êtres qui se déplacent près de nous ?*

*Tel un sonar qui balaye l'espace autour de lui pour capter et renvoyer en retour des ondes lui permettant d'identifier un objet plus ou moins proche, notre toute jeune conscience en devenir nous informe de présences.*

*« Patience, jeune pousse, bientôt tu les sentiras penser ».*

*Qu'est-ce donc ?*

*Un souffle chaud vient de nous « bombarder » (quel étrange mot, Mixo, non ?) de gouttelettes humides. Ça semble provenir de cette forme sombre qui ressemble à une grosse boule de poils fauves. Comme premier contact, c'est surprenant !*

*Voilà que ça recommence.*

*La mémoire, notre mémoire ancestrale et universelle, nous revient à présent, de plus en plus vite, à la façon d'un programme d'ordinateur qui chargerait en nous toutes les données stockées dans une mémoire « tampon ». Cette mémoire est partout, elle envahit toutes nos cellules à la fois et se met à jour au fur et à mesure, à une vitesse vertigineuse !*

*Nous nous « voyons » grandir, grossir, évoluer d'instant en instant, avec des interconnexions qui s'établissent avec tout le reste du Vivant.*

*Bingo! C'est un chien! Cette grosse masse en forme de boule marron est un chien!!*

*Joie pétillante du premier contact vivant... et... conscient!!*

*Sensation de plénitude de nous sentir vivante par ce simple contact, par cette première relation à l'Autre et au monde qui nous entoure!*

*Quel dommage que nous ne puissions pas japper à notre tour pour lui faire savoir que nous le percevons!*

*« Patientons encore un peu! Ne soyons pas si pressée. »*

*C'est tellement excitant, cette vie nouvelle qui s'éveille, qui se vit à chaque instant et cette conscience qui s'aiguise en grandissant!*

*...??...*

*Silence... profond silence...*

*... 1 de plus... Ils-Elles sont 1 de plus!*

*À nouveau, un silence... un profond silence...*

*... 1... 2... 52... 1...+ 1... 22...*

*12522!!*

*Où êtes-vous donc?*

## *Augustine*

Le chien n'a pas faim, Augustine le contemple. Il semble préoccupé par quelque chose qu'elle ne perçoit pas. Son attitude inhabituelle l'interpelle et elle décide d'agir : elle doit découvrir ce qui cloche chez son fidèle compagnon.

Augustine a développé un sens aigu pour les interactions avec les animaux depuis qu'elle vit seule avec eux.

Elle fixe Belfort pendant un long moment, laissant son regard pénétrer le sien puis elle lui parle doucement.

N'obtenant pas de réponse à sa question, vaguement agacée, elle finit par éclater d'un rire sonore. Durant un bref instant, elle a cru qu'elle pourrait communiquer avec lui.

*La cabane, tiens, si nous allions à la cabane... je pourrais y récupérer mon vieux panier à champignons.*

Elle flatte les flancs et la tête du chien, lui dépose un bisou sur la truffe puis quitte la cuisine d'un pas lesté et léger.

Elle s'équipe puis sort de la maison en chantant, suivie de près par Belfort.

Ses chaussures de marche lui permettent de progresser rapidement, son bâton de noisetier oscille au rythme de sa foulée.

Augustine sourit.

À son zénith, le soleil inonde d'une chaude splendeur le versant sur lequel elle progresse. bercée par le chant des oiseaux qui gazouillent et le cri des marmottes qui jouent, Augustine se sent bien.

Belfort la regarde de ses yeux pétillants.

Il la dépasse en jappant puis s'arrête et l'attend au coin de la petite cabane en pierres qui vient d'émerger au détour du sentier.

Augustine sort une grosse clé en fer forgé de la poche arrière de son pantalon et l'introduit dans la serrure.

Sans un bruit, la clé tourne et déverrouille le battant qui s'efface dans un mouvement.

Belfort s'engouffre en passant entre ses jambes puis elle entre à son tour.

## **Belfort**

Je rentre dans la cabane pour montrer à Augustine qu'il n'est pas là. C'est pas faute d'avoir essayé de lui communiquer les informations! J'ai bien cru que, quand elle me fixait tout à l'heure, elle entendait ce que je lui disais. Nous n'étions pas loin, mais non, raté! Encore raté! Peut-être que la poussière du vert l'aidera un jour prochain...

Je ressors de la cabane et aboie à pleine gueule : dehors! derrière la cabane!

*Ah, on dirait qu'elle me comprend.*

Elle me suit d'un air inquiet et le voit enfin, l'humain à la patte cassée. Il est par terre, plein de boue, sale comme un cochon. Plusieurs heures qu'il est là par terre sans bouger. Je le renifle. Il sent l'humain vivant. Augustine se précipite et l'ausculte rapidement. Elle sort sa gourde d'eau qui ne la quitte jamais et essaie de lui en mettre dans la gueule. Mais l'humain ne bouge pas. Elle lui parle, d'abord doucement puis plus fort. Puis elle lui frappe les joues et soudain, ça marche, il émet un bruit, un souffle et ouvre faiblement les yeux.

« Buvez ! »

C'est d'abord compliqué : il tousse, recrache l'eau, fait de drôles de bruits avec sa gorge. Je comprends qu'il faut aider : je passe derrière l'humain, pousse son dos et l'aide à se redresser suffisamment pour qu'il puisse avaler. Mon Augustine me remercie d'un regard.

Puis l'humain s'affaisse à nouveau. J'entends Augustine qui pense : il est trop faible. Avec sa blessure, il n'arrivera pas à marcher. Je regarde Augustine dans les yeux et je pense très fort : tissus, dos, maison. Intriguée, elle baisse son regard vers son ventre et doucement commence à dérouler le grand pan qui lui sert de ceinture et lui tient chaud l'hiver. Je vais m'accroupir à côté de l'humain et doucement, Augustine le hisse sur mon dos. L'humain comprend ce que nous sommes en train de faire et aide du mieux qu'il peut. À trois, nous y arrivons. Une fois qu'il est sur mon dos, Augustine le lie à moi plus sûrement qu'un bât sur l'âne. Je me redresse et très doucement, nous avançons vers la maison. L'humain gémit, sa patte blessée traîne par terre.

La douleur le réveille et je l'entends penser : *Cham, je m'appelle Cham*. Je vois qu'il aime le Soleil, la Lune et les couleurs d'automne. Il marche depuis longtemps. Son cœur est beau et triste. Il cherche des réponses, beaucoup de réponses. J'essaie de lui parler des enfants-bulles et le sens tressaillir. M'entendrait-il ?

Nous arrivons enfin devant la maison. Il peine, mais parvient à se redresser sur sa patte valide et Augustine le fait rentrer.

## *Émeline*

*Le nouveau s'est calmé, j'ai enfin pu établir un contact et lui transmettre mes ondes. Comme d'habitude, j'ai reçu les siennes en échange. Toujours la même histoire : le deuxième de la fratrie, la peur de l'inconnu d'abord*

*puis le côté rassurant de se sentir bien, en apesanteur, sans besoin nutritif ou autre, un pur esprit ou presque.*

*Comme je fais partie des plus anciennes, je lui ai expliqué : notre rôle, les enjeux qui pèsent sur nous, comment communiquer ensemble, comment s'endormir plusieurs mois pour gérer l'attente, la structure POL, qu'il est le 12 522<sup>e</sup> et qu'il y en aura d'autres, beaucoup d'autres...*

*Yadis m'a rejointe et a établi le deuxième contact. Important le deuxième contact : ça renforce le message, ça aide à se familiariser avec les échanges d'ondes.*

*Je pense que je suis amoureuse. Et en même temps, je me dis que je suis folle! Amoureuse de qui? De quoi? D'une bulle avec un esprit dedans? Mais Yadis apporte tellement de douceur, tellement de bien-être. Il me dit — toujours avec de la tristesse dans les ondes — qu'il a hérité cela de sa mère, qu'elle était une femme merveilleuse, qu'il aurait voulu que quelqu'un lui explique, qu'il sait à présent que ce n'était pas possible, mais quand même...*

*Puis il m'envoie des ondes de fleurs des champs, de senteurs de bois de hêtres et d'écureuils légers comme l'air... légers comme nous...*

*J'ai essayé de lui communiquer que quelque chose était en train de changer. Peut-être une amorce? Juste avant la dernière arrivée massive, j'ai capté une onde lointaine qui parlait de milliers de morts dessous, sur Terre. J'ai demandé au POL, mais ils sont restés sibyllins, comme d'habitude.*

*Yadis me dit qu'il va aller voir de l'autre côté de la Terre pour sentir s'il capte de nouvelles choses. Il va s'absenter plusieurs semaines. Je suis triste et il le sent alors je fais ma joyeuse et je lui dis que je vais programmer trois mois de sommeil pour attendre son retour.*

*Il m'envoie des senteurs de chèvrefeuille. Je m'endors.*

La Trame, Haelicanthe, et Quatre Pattes...

Joëlle Soyer

Christelle Daubresse

ISBN : 978-2-488090-15-5

*Image de couverture : JYG*

*Crédit photo : Adobestock*

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne  
nco-editions.fr